

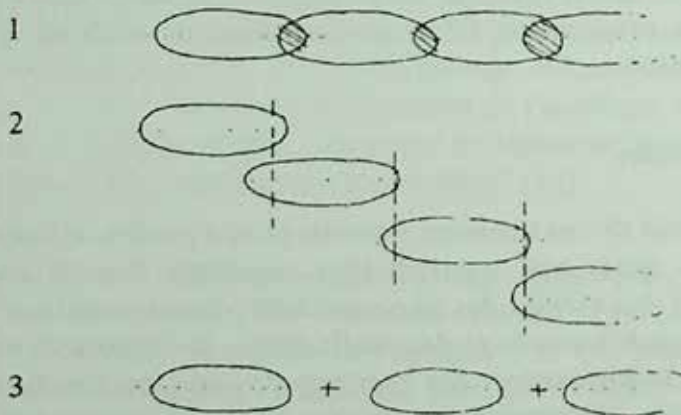
et disciplinaire qui l'enserme et le circonscrit ; par exemple : "... il est donc parfaitement inutile d'expliciter... de donner des dates précises d'exécution ou de les surveiller indépendamment. La tâche "coulage de l'étanchéité" englobe dans la surveillance du responsable la bonne exécution technique de l'œuvre" (18). Ensuite, maintenir artificiellement l'isolement des tâches entre elles (donc des travailleurs entre eux) en faisant dépendre chacune d'elles non plus de leur inscription logique dans le processus, mais d'un réseau parallèle de surveillance et de vérification, tramé sur l'arborescence classique de la hiérarchie pyramidale : les œuvres isolées se recomposent non dans leur agencement constructif, mais sous leur commune surveillance. La duplication interminable de la figure du chef sur les membres disjoints du corps producteur amène celui-ci à ne plus fonctionner que sous la contrainte autoritaire celle-ci à son tour maintient le travail morcelé uniquement pour assurer et conforter sa fonction dont les fins ne sont nullement l'efficacité productive ou la supériorité technologique, mais le partage violent, toujours conflictuel, artificiel, entre le travail manuel (lui-même structuré sous l'égide de l'adversité : il y a aussi une hiérarchie des forces de travail, comme dit Marx) et le travail "intellectuel". Ce partage, la fonction dévolue au chef de chantier idéal la répète quotidiennement dans ses aguets fantasmés et son engrenage hiérarchique, suivant une détermination complètement étrangère au fonctionnement du travail lui-même, qui doit alors se régler sur le principe de la division et se conformer à l'éclatement de sa prescription (plan de chantier) qui scelle de ses traits cette séparation.

4. Conclusion

Le survol de ces quelques manuels nous a permis de faire ressortir en gros traits une contradiction manifeste dans le complexe émiettement des tâches, des responsabilités, des contraintes d'exploitation, des qualifications et déqualifications, des impératifs d'organisation ou d'improvisation des chantiers de construction. La décomposition forcée d'interventions repérées pourtant comme à peu près

continues dans le déroulement du travail, au moyen d'artifices parfois suspects, et leur recomposition médiatisée par une surenchère de plannings et de divers programmations compliquées, se traduisent par une instabilité récurrente du corps productif. D'où ces nécessaires stratégies de contrôle s'essayant à quadriller l'entropie des multiples événements laborieux fractionnés et désorganisés. Or la raison immédiate de la rentabilité ne suffit pas manifestement à justifier un tel déploiement d'énergie perdue, un tel essoufflement de la gestion du travail. Il faut évoquer, en sus de l'inertie économique qui maintient le secteur du bâtiment dans un état d'archaïsme assez surprenant au regard du modèle industriel, un facteur sociologique non moins important : la reproduction d'un système productif égrenant autant de micropouvoirs que le morcellement des hiérarchies s'attache à les faire s'exercer. Les intermédiaires hiérarchiques se multiplient sous la plume volontaire des organisateurs, et ils n'ont guère plus pour finir qu'à gérer le superflu de leur fonction. Le réflexe de la subordination à tous prix, au détriment de la conduite "normale" du travail – et là les guillemets sont une bien timide précaution – s'est enraciné à tel point que l'ordonnanceur peut sans la moindre hésitation suggérer : "éviter d'associer deux bons ouvriers entre eux : risque de mésentente" (19).

Nous voudrions maintenant conclure sur ce petit schéma :



Si nous représentons au moyen du *diagramme n° 1* l'espèce d'incertitude que représente l'anticipation des principaux actes de travail que peut matérialiser le dessin de conception traditionnel (le dessin d'architecte par exemple), nous pouvons tout de suite lui trouver cette caractéristique : que les nœuds – les lieux où se croisent ou se succèdent différentes interventions techniques – sont diffus, non cernés, non évalués. Maints éléments du projet (d'architecture) font intervenir plusieurs types d'opération, plusieurs manipulations techniques, voire plusieurs technologies. Les plages opératoires majeures ont des bords diffus, des replis complexes : une sorte d'osmose latente caractérise les grands relais opératoires imaginables : si la forme, la stabilité, le fonctionnement du détail architectural sont bien contrôlés, la combinatoire des actes de travail qui y président ne le semble pas : les exemples sont nombreux où à la cohérence architectonique correspond un écheveau de manipulations hétérogènes, sans limites précises.

Le *diagramme n° 2* (chantier) retranscrit les phases de l' "organisation" du travail que nous avons commentées. Sur l'axe vertical, c'est la décomposition qui est exprimée, sur l'axe horizontal, la recomposition. Les lignes en pointillé expriment ce que l'on pourrait appeler pour résumer les *contraintes de distorsion* établies du fait du mouvement même de la décomposition-recomposition. Ces osmose, ces relais que le dessin laisse incertains sont sectionnés, découpés, les chevauchements sont distendus, les manipulations complexes font l'objet de ségrégations forcées alors que leur nécessaire combinatoire se redessine selon des graphes d'anticipation garantissant l'éclatement des opérations.

Enfin le *diagramme n° 3*, sous l'espèce d'une syntaxe positive, exprime de façon optimiste la manière dont pourrait être conduit le projet architectural lui-même : repérant clairement les phases opératoires recouvrant des manipulations techniques homogènes, ces dernières sont autonomisées au maximum des possibilités matérielles et technologiques convoquées dans le projet. Ainsi, le découpage en lots et en ensembles techniques caractérisés représente une donnée

primordiale du projet, au même titre que les diverses contraintes exprimées par les impératifs fonctionnels ou statiques. Le facteur mise en œuvre, respectant les manipulations et le comportement physique des matériaux fait l'objet d'une attention spécifique orientant d'emblée l'option "plastique" du projet. Voilà une attention – certes fort caricaturale en ces lignes – dont l'architecte gagnerait au moins sur un point essentiel : une main tendue à ce monde qui lui est jusqu'à aujourd'hui encore paradoxalement si étranger : celui des ouvriers du bâtiment...

NOTES

- (1) C. BONOMME, in *Encyclopédie pratique de la construction et du bâtiment*, Quillet-Flammarion, 1975, Tome 3 p. 1133.
- (2) Vittorio ZIGNOLI, *Les chantiers de bâtiment et de travaux publics*, Paris, Eyrolles 1961, tableau n° 1, "temps élémentaires moyens et pourcentages d'augmentation pour des opérations simples".
- (3) Emile OLIVIER, *Organisation pratique des chantiers*, Entreprise moderne d'édition, Paris 1975, tome 2, p. 66.
- (4) J. CHALOUB et L. GRIGUERE, *Le bâtiment, sa conception, sa réalisation*, in *Technique de l'Ingénieur*, nov. 1976, C 512-6.
- (5) Cité par S. MARGLIN, "Origines et fonctions de la parcellisation des tâches", in *Critique de la division du travail*, Paris, Seuil 1973, p. 54.
- (6) Cf. A. LEROI-GHOURAN, *Le geste et la parole*, Paris, Albin-Michel, 1976, tome 2 pp. 29 sq.
- (7) Emile OLIVIER, op. cité, tome 2 p. 76.
- (8) "Les opérations manuelles peuvent être subdivisées en un nombre fini d'opérations ou *mouvements élémentaires* auxquels correspondent (...) les *temps élémentaires*", V. ZIGNOLI, op. cité p. 29.
- (9) "... les entreprises essayent de constituer des équipes spécialisées (...) qu'elles transfèrent d'un chantier à l'autre (...). La solution idéale est

toujours difficile à atteindre, mais il y faut tendre afin d'obtenir le plus rapidement possible sur le chantier les objectifs de rendement déterminés par la préparation du travail, et *réduire au maximum la période d'apprentissage et d'accoutumance*". (nous soulignons), in J. FLAT, *Organisation des chantiers*, in *Technique de l'ingénieur*, Nov 1976, C 114.

- (10) J. MOULLOT, *Coordination et pilotage des travaux du bâtiment*, Paris 1975, p. 74.
- (11) La dimension *productrice* et la dimension *productive* du travail sont absolument irréductibles. La première renvoie au déploiement qualitatif des opérations nécessaires à la confection du produit, tandis que la seconde concerne l'ajustage de quantités de travail (temps, énergie) nécessaires à l'obtention du produit.
- (12) E. OLIVIER, op. cité, Tome 2 p. 67.
- (13) J.P. EPRON, *Essai sur la formation d'un savoir technique*, Direction de l'Architecture, Paris, 1977.
- (14) J. MOULLOT: op. cité p. 10.
- (15) *Encyclopédie pratique...* tome 3 p. 1130.
- (16) J. MOULLOT, op. cité, p. 8.
- (17) E. OLIVIER, op. cité, tome 2 p. 68.
- (18) J. MOULLOT, op. cité, p. 8.
- (19) E. OLIVIER, op. cité, tome 2 p. 68.

AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS ET NON CITÉS

J. LINGER, *Les chantiers*, 2 vol. Paris, 1971.

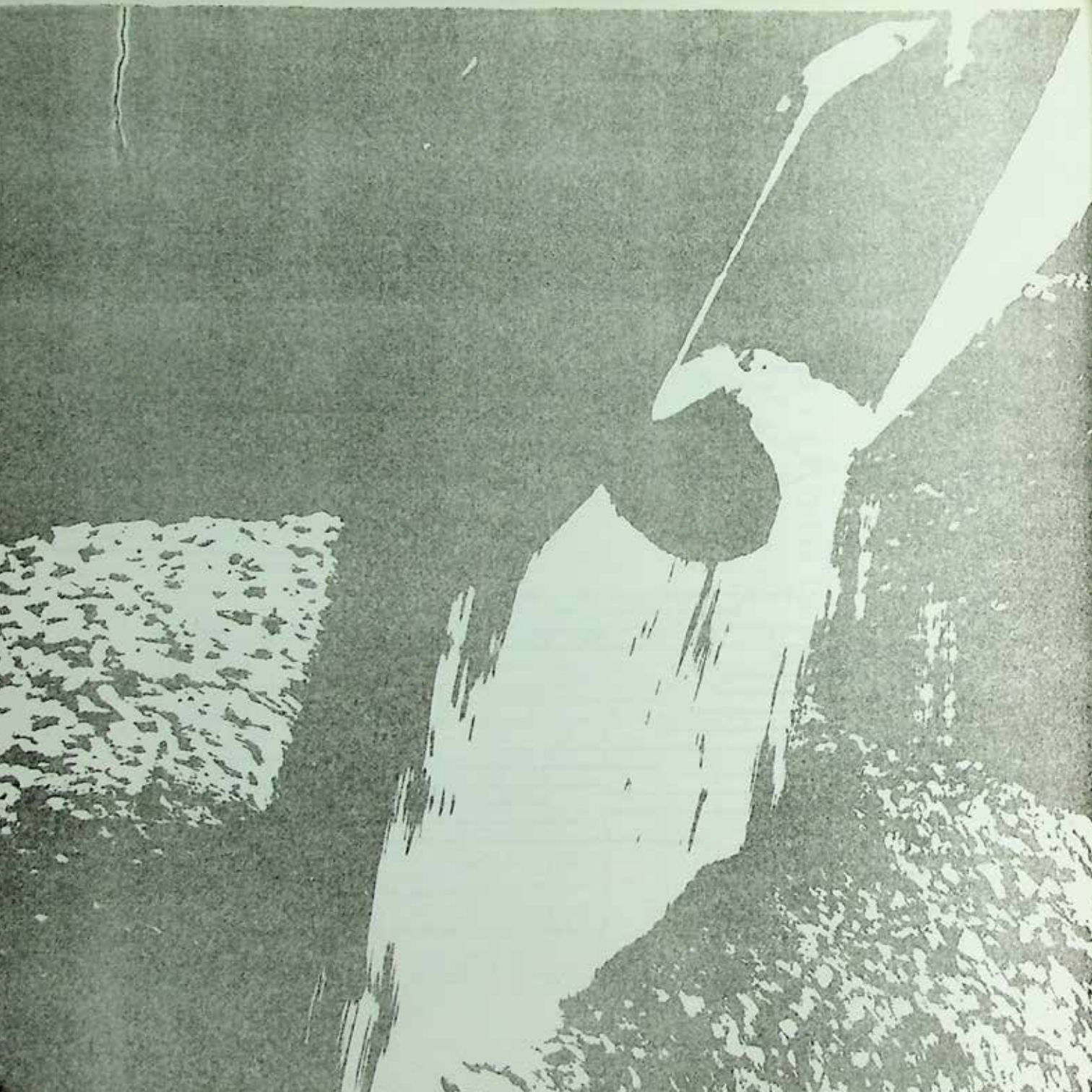
G. PASTRAND, *L'exploitation des chantiers*, 2 vol., Syndicat national du béton armé, 1967.

KOBB et MULLER, *Organisation collective et coordination des travaux*, éditions du Moniteur.

Revue *Le Bâtiment - bâtir*

Tableau 1 Temps élémentaires moyens et pourcentage d'augmentation pour des opérations simples.

Le temps à prévoir pour une opération complexe résulte de la somme des temps élémentaires, augmentée du pourcentage correspondant. Pour des opérations de précision, l'augmentation est limitée aux temps perdus de 5 %.			
Mouvements	Temps en minutes	Pourcentage d'augmentation sur les temps relevés	Augmentation %
Mouvement à main vide pour une trajectoire 1 en cm	0,0024 (0,0024)	Soulever un poids de 32 kg de la ceinture à l'épaule	30%
Mouvement à main chargée d'un poids jusqu'à " " " " 0,4 kg	1,03 (")	Idem pour 27 kg	26%
" " " " 0,75 kg	1,06 (")	Pousser un chariot de 1 000 kg	28%
" " " " 1 kg	1,12 (")	Soulever par un bout un tonneau de 300 kg (2 hommes)	24%
" " " " 1,5 kg	1,20 (")	Décharger à la pelle du gravier d'un camion	24%
" " " " 2 kg	1,30 (")	Porter en marchant à plat des poids de 35 kg	25%
Prendre un objet d'une main	0,006	Pousser des chariots de 150 kg	25%
Prendre un objet en position difficile	0,018	Pousser une charrette à 4 roues de 500 kg	24%
Pour chaque pas en trajectoire droite	0,010	Pousser des colis de 30 kg d'un banc sur une palette	24%
Pour chaque pas en tournant autour de tas de matériaux	0,015	Soulever des poids de 14 kg de la ceinture à l'épaule	23%
Plier un bras pour actionner un levier	0,010 à 0,020	Passer des poids de 30 kg d'un plan à un autre à la hauteur de la ceinture	22%
Demi-tours du corps	0,20	Utiliser le pic pour ramener de la terre compacte	22%
Enlever une pièce d'un banc et avec un demi-tour du corps, la poser sur un banc (prise facile) jusqu'à 18 kg	0,037	Peindre un plafond	22%
Enlever une pièce mais parcourir 2-3 mètres avec 18 kg	1,000	Passer des poids de 20 kg d'un plan à un autre	21%
Pour chaque kg en plus (jusqu'à 50 kg)	0,050	Pousser une charrette à 4 roues de 600 kg	20%
Placer 18 kg sur un chariot	0,35	Scier du bois dur	19%
Se pencher pour ramasser une brique	0,02	Déplacer des poids de 15 kg à hauteur de la ceinture	17%
Se relever avec la brique	0,03	Racler un plancher en bois	16%
Soulever une barre de fer d'un poids de 18 kg et d'une longueur de 3,5 m et la poser sur un banc	0,80	Marcher à plat en portant 32 kg	15%
Pour chaque kg supplémentaire (jusqu'à 50 kg)	0,04	Déplacer des colis de 10 kg sur des plans à la hauteur de la ceinture	14%
Pour charger 20 kg de prise difficile (Lingot) Pour chaque kg supplémentaire	3,7	Equiper des vitres	14%
La même opération avec palan électriques jusqu'à 80 kg	0,10	Laver des vitres avec une éponge	13%
de 80 à 150 kg	1,25	Pousser une charrette à 4 roues de 200 kg	13%
Démarrer un chariot monté sur pneus et sur sol lisse	1,50	Couper les ficelles des colis	11%
jusqu'à 40 kg	0,0002	Marcher à plat sans charge	10%
de 100 à 200 kg	0,0003	Inspection des travaux	7%
Pousser le chariot d'un poids P à plat sur une longueur 1 en mètres	0,003 P 1	Temps perdu pour raisons personnelles	5%
Démarrer ou arrêter une machine en actionnant un levier de commande	0,030		
Démarrer un wagonnet decouvert de 1 000 kg	0,35		
Le pousser par mètre (pente 1 %)	0,0105		
Idem à plat par mètre	0,025		
Passer un aiguillage	0,31		
Atteler un wagonnet au convoi	0,15		
Dételer un wagonnet vide	0,12		
Pousser un wagonnet vide 200 kg par mètre	0,20		
Arrêter un wagonnet	0,12		
Planter un piquet (50 cm)	1,2		
L'enlever	1,0		
Détacher une benne cylindrique	0,2		
Lever une poignée et l'accrocher	0,4		
Vider un wagonnet basculant (200 kg)	0,35		
Vider une brouette (50 kg) en la renversant	0,20		
Vider un sac de 75 kg dans une benne	1,20		



Cherif KEBBAL

QUALIFICATION

La malfaçon en réalité ne se réalise que si la qualification persiste. Elle permet à la déqualification de se présenter à nous de manière double. D'une part, elle est malfaçon et, d'autre part, elle est idiotisation de la tâche. Nous n'apercevons là aucune hiérarchie, ni d'ordre ontologique, ni d'ordre historique. La force de travail se présente sur le marché comme une marchandise chargée d'une valeur d'usage et d'une valeur d'échange. La déqualification considérée comme diminution de la valeur d'usage, et par là même de sa valeur d'échange ; ce qui donne à cette marchandise particulière le caractère d'avariée. Alors que le simple principe du caractère de marchandise fait plier le sujet sous le joug, à savoir le principe pur de l'être pour un autre. Que ce soit la bêtification de la tâche ou la malfaçon, vis-à-vis de l'histoire (si ce terme peut s'extraire du sujet) la finalité est identique. Pour la seule fois où le capital est acheteur, il a tout intérêt à acheter une marchandise avariée, donc la moins chère, selon la loi du marché.

Notre sourd sentiment est que le mouvement qui se dessine dans la requalification des métiers du bâtiment n'est peut-être qu'un cessez-le-feu dans la déqualification grandissante. Et comme tout cessez-le-feu sa vocation est de ne jamais être respecté. Résoudre le problème des qualifications, sous l'égide de la crise, serait résoudre les problèmes du capital, mais non celui du travail. Seul viendrait au

secours de cette assertion, l'objection du "oui mais" qui, contre l'argument critique qui ne voudrait rien se laisser arracher, a déjà la forme de l'entêtement à s'en tenir à ce qui est établi. Personne bien sûr n'osera réconcilier le cramponnement avec l'idée de sauvetage. Cette crampe comme autoconservation prolongée disparaît. Pour le dire autrement la crise est une autoconservation du capital.

Quand l'esprit systématique avait rattaché à l'ordre la contrainte, et à la liberté l'anarchie, il s'est trouvé là un bel argument pour soumettre le sujet. Comme si la liberté était absolument l'autre de la contrainte, d'un côté le monde du faire de l'autre celui du penser, ainsi se fonde l'esprit du leurre.

La contrainte dans la production soumet l'esprit architectural à ses lois, cet esprit là se considère souvent comme l'autre de l'autre, donc soumis aux lois qu'il pense imposer. L'architecte est conscient de lui-même, de ses formes, il est identique à lui-même, il est soumis à la contrainte de cette identité. En somme, l'esprit architectural tient beaucoup du spiritisme.

Si il y a une différence entre théorie et pratique, cela implique théoriquement que la pratique ne puisse ni être ramenée à la théorie, ni qu'elle soit de la théorie, et toute réflexion sur le chantier ne peut finalement se fonder que sur le rapport du dessin au chantier, du moment fictivement théorique, au côté réellement pratique. Et ces deux pôles ne peuvent pas être mis que théoriquement en rapport. L'expérience est la nécessité de ce rapport. Sans cela il ne s'agira que de dorer la duveteuse rhétorique, qui s'encombre de formes qui deviennent des références de références. Et c'est dans ce jeu de références à des maîtres créés de toute pièce que l'architecte devient ridicule. Mais ce n'est pas de cela qu'il risque de mourir. Et quand il est ridicule, l'architecte ne s'encombre pas de détails, il se drape de la dignité que l'histoire a conféré au mot "esprit" pour devenir spirituel. Et comme l'énonce Adorno *"en pourchassant le moment rhétorique par lequel l'expression se sauvegardait dans le penser, on n'a pas moins contribué à la technicisation du penser, à son*

élimination virtuelle, que ne l'avait fait le culte de la rhétorique dans le mépris de l'objet". Et ici l'objet, c'est le travail.

Le dessin d'un côté, le chantier de l'autre sont les deux moments distincts d'un même processus. Cette division entre travail manuel et travail intellectuel s'amorça à la renaissance et le fossé ne cessa de s'accroître. Cette béance ne s'est faite et ne continue à s'élargir que par la transformation du savoir-faire en savoir. Ce mouvement est le principal moteur de la déqualification. Dans sa métamorphose en savoir le savoir-faire perd toutes ses vertus, et devient un simple acte de pouvoir. Toute réflexion est un mouvement négatif.

La hiérarchisation des différents moments de la connaissance rejette le savoir-faire au plus bas de l'échelle. Le savoir-faire est dans l'attente préconceptuelle. La tendance actuelle est de transformer en savoir ou en représentation le travail qualifié, et de le secréter sur le chantier désincarné et sans substance.

L'éclatement des tâches tel que nous en avons connaissance sur le chantier, et aussi telle que la formation professionnelle les définit, est tributaire d'un champ économique beaucoup plus large. La qualification, celle des savoir-faire, se distribue entre les divers secteurs. Nous pensons qu'il faut désormais parler de "qualification relative". Quelle que soit la dégradation que nous dénonçons par ailleurs des métiers du bâtiment, leur destructuration reste relativement moindre que celle que nous connaissons dans la grande industrie. Une question se pose alors : pourquoi requalifier justement là où est le moins déqualifié. Cette requalification est-elle un contre-poids à la déqualification grandissante dans les autres secteurs, ou encore suit-elle une logique dictée par cette fameuse "baisse tendancielle du taux de profit" ?

Ce vers quoi nous tendons pourrait être appelé le "degré zéro" de la qualification : le chômage. Le capitalisme industriel en destructurant le travail, a créé un mouvement dans lequel la crise n'est

pas un moment passager, mais permanent. La déqualification croissante dans laquelle il s'est engouffré n'a pour limite que le remplacement du travailleur par la machine, la concentration du capital qui transborde le travail vers la périphérie. La course à la qualification du bâtiment est certainement tributaire de cet état de fait.

Deux raisons apparaissent clairement. Fournir un travail de qualité à une main-d'œuvre locale plus émancipée que la main-d'œuvre d'importation ; mais aussi sur un plan purement structurel, ou de préférence organique, la tendance qu'a le bâtiment à combler la baisse tendancielle du taux de profit se répercute nécessairement sur une tendance à la qualification des métiers du bâtiment. L'état dans lequel se trouve l'industrie actuellement diminue sensiblement ses profits. Pour combler ce manque à gagner, seule une requalification des métiers du bâtiment aurait cette vertu. A en croire Marx, plus un travail est qualifié plus le taux de profit qu'il produit est élevé.

Revenons au problème qui nous occupe, la qualification. Cette notion reste une notion obscure. Elle l'est devenue par les différentes manipulations qu'elle a subies. Ce travail commença assez tôt sur le plan philosophique, il sépara l'unité manifeste en deux catégories, la quantité et la qualité. Profitons néanmoins pour rendre hommage à la philosophie spéculative, qui par la bouche de Hegel résista autant que faire se peut à cette séparation forcée. Le travail effectué sur ces deux catégories fut colossal, mais malheureusement seul le travail sur le concept fût affiné. Quand à la qualification, qualité liée au travail, elle fut définie par la tâche à faire, par sa complexité et sa précision, par les outils nécessaires à sa réalisation, par l'investissement qu'elle sous-tend, le service social qu'elle rend, le profit qu'elle produit. Elle n'est soumise qu'à l'activité de diviser de l'entendement.

Si une tâche produit d'autant plus de valeur qu'elle est moins assistée par la machine, la qualification liée à la tâche est d'autant plus grande que la quantité produite est plus grande. Cette défini-

tion de la qualité du travail est loin d'être satisfaisante, car elle n'aborde la qualité que sous la pure quantité. Cette définition donne une forme "objective" à la répartition de la valeur, car le service social et la jouissance établissent un ordre qualificatoire souvent très éloigné des paramètres directement issus de la production, tels la pénibilité de la tâche, sa complexité, la dextérité nécessaire à sa réalisation.

Dans l'évolution structurelle du bâtiment, deux tendances se font concurrence ; l'une l'industrialisation du bâtiment qui tend par le biais des composants à faire du chantier un simple lieu de montage ; cherchant à réduire l'exercice de tout savoir-faire, tendant à poster le travail sur le chantier, alors que l'on commence à percevoir une recherche de nouvelles formes d'organisation du travail dans les autres secteurs de l'industrie. C'est par le travail posté que la classification a pris le pas sur la qualification.

L'emprunt des échelles classificatoires au monde de l'industrie, liées à l'organisation du travail imposée par la machine, est antinomique avec les modes de mise en œuvre sur les chantiers. Les engins tels que nous les connaissons aujourd'hui datent de 1860. Depuis la fin du 19^e siècle "l'industrialisation est restée un slogan, aujourd'hui encore elle est cette "carotte" tendue à la profession, combien même les conditions technologiques le permettraient.

En réaffirmant la logique professionnelle dominante : celle des métiers, l'autre tendance s'évertue à redorer leur image de marque. Cette tendance excluerait du chantier l'apparition de la machine outil, et ce pour longtemps encore.

Le déséquilibre entre le bâtiment, souvent considéré comme un secteur retardataire, voire manufacturier, et la grande industrie est dû à leur interdépendance économique, que font ressortir toutes les analyses macro-économiques. Que ce soit une dépendance structurelle telle que "la baisse tendancielle du taux de profit" ou bien la dépendance directe à l'industrie des matériaux et des composants

Une logique pourtant semble ressortir de ce phénomène : la répartition du savoir-faire semble suivre une logique analogue à celle de la valeur. D'un côté une déqualification croissante fait diminuer le profit, de l'autre l'accroissement de la qualification induirait automatiquement celui du profit. Le transvasement de la valeur d'un point vers un autre correspondrait au transvasement d'une partie du savoir-faire, l'autre se transformant en savoir.

Par ailleurs l'émiettement du travail que nous percevons dans la grande industrie correspond dans le bâtiment un émiettement du capital. La majorité des entreprises du bâtiment sont des petites entreprises. L'investissement nécessaire pour s'installer à son compte dans le bâtiment est très réduit. Cet émiettement empêche certainement une réflexion dans l'organisation du travail dans le chantier ; souvent les artisans ou les ouvriers qualifiés tacherons ne bénéficient pas de cette situation : la sous-traitance est très courante.

Génie de l'esquisse, normes et vérités de la sciences, discipline de la truelle. Voilà les grandes phases qualitatives de la production d'une quelconque architecture. La tradition pédagogique n'en retient que les deux premières, généreusement nourries de test programmatiques et de références sociales ou scientifiques. Il faudra quitte à la faire dépendre d'une multitude de paramètres, reprendre et recentrer la question essentielle de la qualification, de son acquisition et de ses possibilités opératoires.

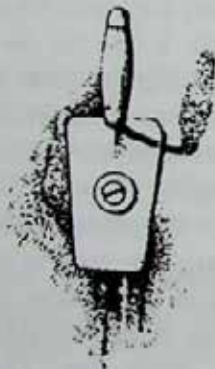
La représentation de cette qualification, est le travail de l'architecte. Il est évident que le plan tel que nous le connaissons définit la "tâche" à faire, il participe souvent à sa déqualification, aussi bien par le mépris qu'il a de l'ordre d'intervention des différentes équipes que par le mépris du contenu du travail, au profit de la forme.

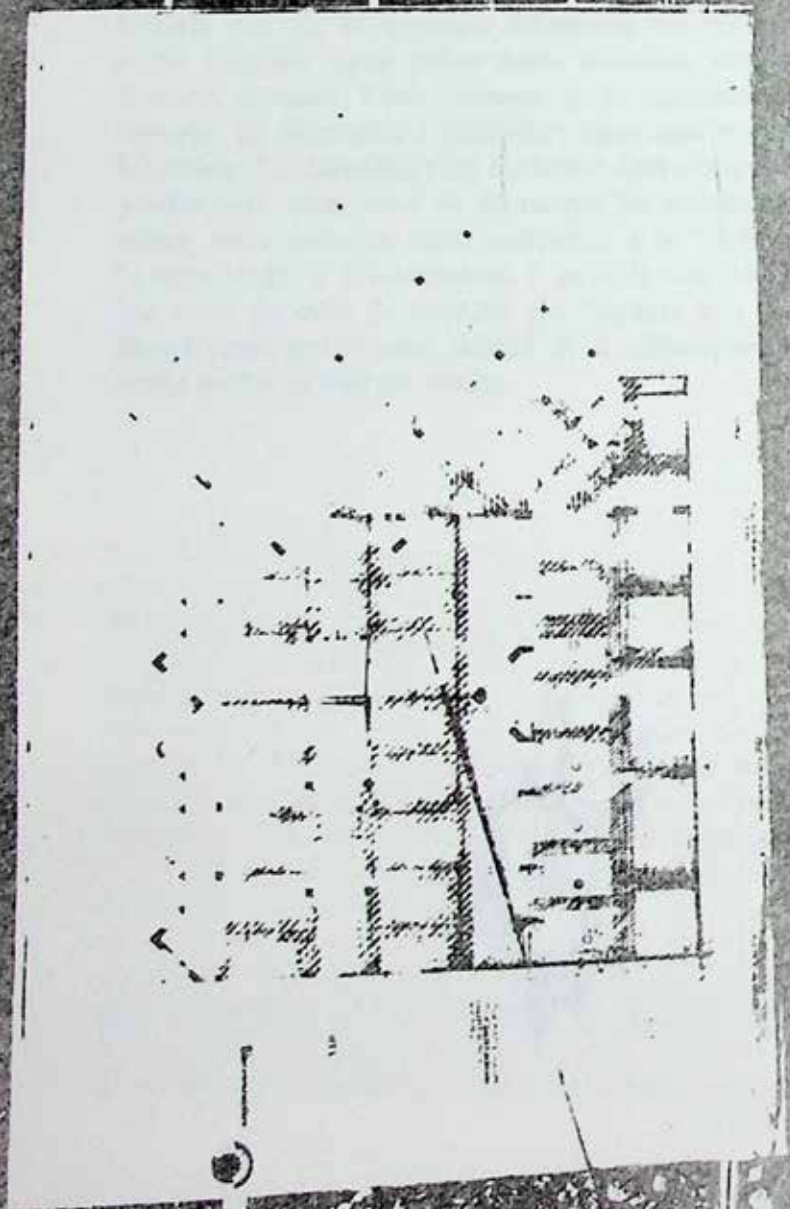
Nous pouvons affirmer, sans risque de nous tromper que la conscience ouvrière s'organise autour du travail. Et l'émiettement du travail n'est qu'une forme de résistance à cette reconnaissance, et une voie ouverte à la plus-value relative.

Le schéma de cette dialectique que l'on connaît depuis toujours, n'est autre que la dialectique du maître et de l'esclave. Dans laquelle la médiation essentielle est le travail. Mais soulignons que la médiation est elle-même médiatisée par ce qu'elle médiatise. L'ouvrier se reflète dans sa tâche, la reconnaissance, voire l'identité, ne se font que par l'intermédiaire du travail. Le travail peut-être intéressant, ou pas, cela ne change rien à sa fonction. Néanmoins, il reste l'axe essentiel dans la conscience de classe. L'émiettement du travail fût un frein au corporatisme, dans le monde industriel, les corporations furent remplacées par les syndicats en vue de l'Unité du travailleur collectif. Le droit au travail dans des slogans qui datent du 19^e siècle a donné au travailleur le droit au travail de qualité. Dans le bâtiment les structures syndicales elles-mêmes sont à mi-chemin entre le corporatisme et le syndicalisme. Mais cette lutte pour la reconnaissance dans le monde du bâtiment s'effectue d'une manière assez complexe. Une qualité de travail ne peut se comparer qu'à une autre qualité de travail. Dans cette comparaison qui s'effectue entre métiers du bâtiment, mais aussi entre métiers du bâtiment et l'industrie, qui entre parenthèse est son aspiration la plus certaine, le bâtiment perd toute identité. En effet, il cherche sans succès à échapper à sa logique moyenâgeuse.

Entre nous il a raison. Quand dans cette comparaison il supprime le terme auquel il se compare, c'est que baisse tendancielle du taux de profit aidant, il redevient essentiel. Cependant il n'a aucun intérêt à supprimer son aspiration. L'ouvrier du bâtiment doit donc faire une série d'opérations compliquées pour prendre sa carte syndicale. D'abord par le travail recouvrir son identité. La recouvrir au sein d'un métier qui s'est disloqué en équipe, la recouvrir au sein du bâtiment, et ensuite hors du bâtiment. Tout le problème de l'architecture revient à cette question : comment enrayer toute conscience de classe au sein de cette poule aux œufs d'or ? Donner une apparence au produit autre que celle de sa logique productive, et là l'architecture et l'architecte ont une responsabilité grosse. Faire exactement le contraire de ce qui se passe pour l'industrie : déconcentrer le capital, favoriser la petite entreprise. Le concept opératoire de

dénégation que nous avons signalé déjà dans le passé, porte son sens dans la hiérarchie sociale de production qui s'en dégage. On n'est pas une 'industrie' mais il faut le paraître. La forme industrielle est ici posé comme causalité, et parfois même finalité. L'architecte en la posant la reprend. L'architecture ne laisse transparaître aucun des métiers qui la composent. Encastrer les tuyauteries est parfois sinon toujours cause d'une perte de savoir faire et par là déqualification certaine. Tout comme je le signalais pour la malfaçon, élément de résistance à l'autorité, mais aussi moteur dans la déqualification. Le travailleur du bâtiment doit s'opposer aux classes non productives, mais aussi se démarque du monde industriel auquel il aspire, nous assistons continuellement à la "fuite des cerveaux" vers la métallurgie et l'automobile. Il se lit là une déception particulière, qui tient de celle de l'enfant qui s'attriste à la lecture du conte de Hauff parce que le nain, délivré de sa difformité, perd l'occasion de servir au duc le pâté en croûte.





Sergio FERRO

LE CHANTIER *

1. La forme de la forme marchandise

"Je ne pars pas... de "concepts"... Mon point de départ, c'est la forme sociale la plus simple que prend le produit du travail dans la société contemporaine : la marchandise".

(K. Marx, Notes critiques sur le Traité d'Economie Politique d'Adolph Wagner, in Oeuvres, Pléiade, T.II, 1968, p. 1543).

Selon l'affirmation d'usage et du sens commun, l'objet architectonique, tout comme la pelle ou l'arme, est un outil. Affirmation pour le moins discordante : sans "mauvaise-fois", nous avons tous conscience que l'usage aujourd'hui n'est guère plus que la contrefaçon de l'usage, et la fonction un alibi suspect. Au fond, peu important usage et fonction, notions dépassées qui se perdent en divergences. Le mot outil n'apparaît ici que par transfert. Car, en fait, la figure qui transite est autre : l'objet architectonique, comme la pelle ou l'arme, est fabriqué, circule et est consommé, avant tout, comme une marchandise.

"...à l'intérieur du régime capitaliste dans lequel nous vivons, la maison, l'habitation, est une marchandise comme n'importe quelle autre, qui est produite avec pour objectif

* (Ce texte est traduit et extrait d'une étude publiée par l'auteur au Brésil en 1976, sous le titre : "O desenho, O canteiro")

la finalité générale de la production capitaliste, c'est-à-dire, le profit".

P. Singer, Aspectos econômicos da habitação popular, in Seminario de habitação popular, Publ. 9 do Museum, FAU-USP, 1962, p. 29).

Et non seulement la maison, l'habitation — mais aussi le bureau, le magasin, l'usine, le pont, la place, le monument... Les distinctions découlant de la position dans la production (composante du capital constant, de la reproduction de la force de travail ou de l'enrichissement bourgeois) ne comptent pas encore à ce stade de généralités. Tout objet architectonique quelqu'il soit est un des résultats du processus de valorisation du capital.

Nous décrivons plus tard la forme manufacturière actuelle de production de l'objet architectonique. Il convient de dire pour le moment, que c'est un processus discontinu, hétérogène, hétéronome, dans lequel la totalisation du travailleur collectif, sa racine, vient inévitablement de l'extérieur, du propriétaire des moyens de production. Sans cette totalisation, dans les conditions dominantes de morcellement et d'acéphalie imposées à la production, il n'y a pas de produit, et par conséquent, pas de marchandise.

Rappelons certains passages de Marx qui nous seront essentiels :

"Mais qu'est-ce qui constitue les rapports entre les travaux indépendants de l'éleveur de bétail, du tanneur et du cordonnier ? C'est que leurs produits respectifs sont des marchandises. Et qu'est-ce qui caractérise au contraire la division manufacturière du travail ? C'est que les travailleurs parcellaires ne produisent pas des marchandises. Ce n'est que leur produit collectif qui devient marchandise".

(K. Marx, Le Capital, Oeuvres, Pléiade, T. I, 1965, p. 896).

"... La coopération d'ouvriers salariés n'est qu'un simple effet du capital qui les occupe simultanément. Le lien entre leurs fonctions individuelles et leur unité comme corps productif se trouve en dehors d'eux dans le capital qui les réunit et les retient. L'enchaînement de leurs travaux leur apparaît idéalement comme le plan du capitaliste et l'unité de leur corps collectif leur apparaît pratiquement comme son autorité, la puissance d'une volonté étrangère qui soumet leurs actes à son but. Si donc, la direction capitaliste, quant à son contenu, a une double face, parce que l'objet même qu'il s'agit de diriger est, d'un côté, processus de production coopératif et, d'un autre côté, processus d'extraction de plus-value, la forme de cette direction devient nécessairement despotique. Les formes particulières de ce despotisme se développent à mesure que se développe la coopération".

(K. Marx, op. cit., p. 870)

Les principaux éléments permettant la compréhension du dessin d'architecture aujourd'hui sont contenus indirectement dans ces citations. Elles nous permettent d'affirmer en synthèse l'essentiel de nos observations : *la fonction fondamentale du dessin d'architecture aujourd'hui est de rendre possible la forme-marchandise de l'objet architectonique, qui sans ce dessin ne serait pas réalisée (sinon dans des conditions marginales).*

En effet, le dessin d'architecture est une médiation irremplaçable pour la totalisation de la production sous le capital. Une fois ses présuppositions habituelles posées (le programme, énumération généralement décousue de pièces et "fonctions" émaillée de vagues intentions ; le "prix" limite ; la technique, moins choisie qu'imposée par la conjoncture de la recherche de plus-value, etc), c'est le dessin à partir de là élaboré qui orientera le déroulement de la production. Dans ce premier emploi, peu importe ce qui se réclame de la qualité ou de l'adéquation, ou encore le fait commun d'être continuellement adapté à de nouveaux paramètres, de fourniture

ou de vente, de financement ou de caricature de ce qu'a été le goût il y a déjà longtemps. Ce qui compte, c'est que ce dessin fournisse le sol, apporte la colonne vertébrale à laquelle tout se conformera sur le chantier ou dans les unités de production des pièces. En particulier – et c'est là l'essentiel – il réunira le travail séparé d'avance et reliera le travail à l'instrument.

Que ce dessin soit, par certains de ces traits, dépendant de pouvoirs supérieurs, qu'il naisse ou non déjà soumis au capital, ce ne sont pas là des restrictions qui diminuent sa nécessité structurelle : d'être une partie indispensable de la direction despotique. Car, ce n'est que comme raison séparée de la concrétion, effet de la rupture de la production par la violence, que le dessin est ce qu'il est : une partie qui, pour être partie, est dominée et transmet vers le bas les formes de la force sous laquelle elle apparaît, souffre et gouverne.

Nous espérons démontrer, à travers ce texte, que l'élaboration matérielle de l'espace est d'avantage soumise au processus de valorisation du capital qu'à une quelconque cohérence de la technique. (Dans l'hypothèse douteuse d'un développement technique autonome : effectivement, émergent ici les conséquences de la même cause. Les relations sociales de base dans la production conforment la technique à ses impositions. Sur ce thème, la littérature est vaste et dispersée. Voir à titre indicatif seulement : *Critique de la Division du Travail*, textes choisis et présentés par A. Gorz, Seuil, 1973 ; A. Glucksmann, *Vous ne sommes pas tous des Prolétaires*, Les Temps Modernes, n° CCCXXX (jan. 1974) et CCCXXXI (fév. 1974) ; D. Pignon, *Pour une Critique Politique de la Technologie*, Les Temps Modernes, n° CCCXXXV (avr. 1975) ; Y. Maignien, *La Division du Travail Manuel et Intellectuel*, Maspero, 1975 ; H. Marcuse, *One-Dimensional Man*, Beacon Press, 1976 ; G. Mendel, *Pour Une Autre Société*, Payot, 1975 ; pour un point de vue différent, voir J. Habermas, *La Technique et la Science comme "Idéologie"*, Gallimard, 1973. Sur l'architecture et ses relations avec l'organisation du chan-

tier, voir M. Tafuri, *Teorie e Storia dell'Architettura*, Bari, 1970, et aussi *L'Architettura dell'Umanesimo*, Laterza, 1972). Pour nous, il n'y a pas de doute possible : c'est parce que le chantier doit être hétéronome sous le capital que le dessin existe, arrive prêt et du dehors. Le dessin est une des corporifications de l'hétéronomie du chantier. Ou, pour redire la chose plus clairement : le dessin d'architecture est le chemin obligatoire vers l'extraction de la plus-value, et il ne peut pas être séparé de tout autre dessin pour la production. Détail symptomatiquement oublié par les théories à la mode, opposées en cela à celles qui avaient hypostasié, il y a quelques années, ces liens avec l'ensemble de la production, comme celles de M. Bense ou A. Moles. Observation : c'est pour cette raison que les architectes peuvent arborer le titre de travailleurs productifs, si cela leur fait plaisir (travailleurs productifs dans le sens de l'économie politique du capital, évidemment).

Si notre affirmation selon laquelle le dessin d'architecture est une étape qui ne peut être éliminée du processus de valorisation du capital appliqué à la construction est presque évidente, elle mérite cependant quelques développements. Et en particulier, la nature de ce dessin qui n'existe que dans la séparation, dépendante et autoritaire, demande un meilleur examen.

2. La forme de "Type-Zéro"

Sur le chantier, les plans et mémoires – que ce soit des architectes, des ingénieurs ou de "l'équipe pluri-disciplinaire" – décodifiés par les chefs de chantier et communiqués comme ordres de service, dirigent le travail divisé. A ce stade, nous le répétons, ils ne représentent qu'une forme particulière du despotisme de la direction capitaliste.

"C'est donc entre la force productive du travailleur parcellaire et son produit unitaire, que s'interpose le capital, sous la forme technique du travail de surveillance et d'unification des tâches".

(D. Deleule et F. Guéry, *Le corps productif*, Mame, 1972, p. 39-40).

Ces plans et mémoires constituent en effet, pendant la production, les seuls liens immédiats entre les activités des charpentiers, des peintres, des plombiers, des maçons, etc. Ils indiquent ce qu'il y a à faire, ils adaptent la fabrication déchiquetée aux directions que d'autres ont déterminées et restituent déformé ce qui en a été retiré. Le rôle de ces documents est clair : ils réunissent le travail au travail, le travail à l'instrument, l'activité rendue acéphale à un but fonctionnel (au sens où l'entend l'école de Weber). Mais, comme nous le verrons, leur motivation n'est pas aussi claire, car par le simple fait d'exister, les plans aggravent ce morcellement auquel ils feignent de remédier.

Sur le chantier, le but prioritaire du dessin est donc d'apporter le lien, la communication et la structure. D'où le fait qu'il peut être comparé à ce que Levi-Strauss nomme la forme de "type-zéro".

"Mais ce n'est pas la première fois que la recherche nous met en présence de formes institutionnelles que l'on pourrait appeler de "type-zéro". Ces institutions n'auraient aucune propriété intrinsèque, sinon d'introduire les conditions préalables à l'existence du système social dont elles relèvent, auquel leur présence en elle-même dépourvue de signification — permet de se poser comme totalité".

(C. Levi-Strauss, *Les Organisations Dualistes existent-elles ?* in *Anthropologie Structurale*, Plon, 1956, p. 176).

La comparaison peut paraître exagérée elle est néanmoins valable pour le rôle du dessin sur le chantier .

Encore une fois, le dessin peut suivre ou non les normes dominantes, s'adapter à la "fonction" ou l'adapter, être qualifié de rationnel, d'organique, de brutaliste, de métabolique ou comme on voudra au milieu de la confusion des pseudo-tendances, être plus ou moins conformiste en relation à "l'outil" qu'il informe, être modulé, modéré ou a-systématique, orné ou sans ornement : l'unique constante est d'être dessin pour la production.

Cependant, hormis les cas de complexité ou de dimensions extraordinaires, la nécessité technique du dessin ne se tient debout que si elle est enveloppée d'axiomes suspects. Il faut noter que les dimensions extraordinaires sont rarement innocentes. Ce n'est pas sans raison que l'architecture a de plus en plus recours au discours comme accompagnement diplomatique pour le dessin. Finalement, la plupart du temps, la construction des édifices reste simpliste et monotone, voire mesquine. Même cette espèce "d'attention flottante" ou d'attention en sinusé dont parle A. Leroi-Gourhan (voir *Le Geste et la Parole*, Albin-Michel, 1965, p. 31), nécessaire pour l'ouvrier bien que rendu à demi automate, suffit pour élucier le pseudo mystère de la construction — dès lors qu'il s'oriente dans ce sens. Mais une telle orientation est rare. Et le contraire serait aberrant : à quoi servirait-elle dans l'ouvrage imposé et qui ne réclame pas de réponse, fait de l'heure concrète voilée par l'heure abstraite qui efface la mémoire de la peine dont il est issu, sinon à déchirer davantage la rupture interne de chacun ? Ainsi, sans tenir compte des exceptions d'évidence primaire de ce qu'il a à faire, le travailleur lui-même laisse se recouvrir d'une obscurité voulue la signification pour l'ensemble des actes qu'il exerce. Sans doute, par curiosité mal placée ou devant la difficulté à l'abrutissement requis, certains suivent la "logique" (générosité des mots) des enchaînements des étapes, des attentes, des soucis de prévision, etc. Mais la majorité — et à plus forte raison, les travailleurs sans qualification ou les nouveaux arrivés sur le chantier, soit 70 % du total — n'accompagne pas les pourquoi de ce qu'elle fait. Non pas par incapacité, nous insistons (hypothèse qui impliquerait le corollaire de l'imbécillité "naturelle" des ouvriers)